

A l'Est, l'Eden? La route des Indes et la quête du jardin primordial

Ana Maria Binet

► **To cite this version:**

Ana Maria Binet. A l'Est, l'Eden? La route des Indes et la quête du jardin primordial. Gérard Peylet. Les mythologies du jardin de l'Antiquité à la fin du XIXe siècle, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, 2-903440-74-3. hal-03166441

HAL Id: hal-03166441

https:

//hal-u-bordeaux-montaigne.archives-ouvertes.fr/hal-03166441

Submitted on 16 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A L'EST, L'ÉDEN ? LA ROUTE DES INDES ET LA QUÊTE DU JARDIN PRIMORDIAL

Utopie fondatrice, l'idée d'un Paradis ¹terrestre oscille entre Nature et Culture, entre jardins merveilleux peuplés de bêtes dociles et multicolores, où l'Homme, jouissant de l'immortalité, devrait avoir une place centrale, et les représentations, nées de la frustration devant cet âge d'or, cet état de parfaite harmonie, parfaitement inatteignable, qui s'offrent à nous dans l'art et la littérature. A la Renaissance, les îles atlantiques, marchepieds nécessaires pour atteindre des mondes nouveaux, cristallisèrent tout d'abord les rêves de Paradis sur terre qui hantaient les imaginations, et nourrissaient les espoirs des navigateurs européens. En effet, tout au long du XV^e siècle, ceux-ci sont partis cachant au fond de leur cœur le projet secret de retrouver ce Jardin d'Éden biblique, qui apparaissait bien souvent en haut des cartes,² ajoutant ainsi aux objectifs politiques et économiques de leurs voyages une dimension religieuse non-officielle que l'on ne peut ignorer. Celle-ci tendait à libérer l'Histoire de sa prison temporelle, à la replacer dans une dimension d'avant le temps, celle précédant la Chute. Retrouver le Paradis primordial signifiait ainsi retrouver l'état d'innocence antérieur au péché originel, et en même temps « récupérer » ce bonheur parfait décrit depuis l'Antiquité comme étant caché quelque part dans des Îles Fortunées, ces mondes circulaires qui évoquent inévitablement l'idée de perfection. La beauté naturelle de certaines îles, parmi les premières à être découvertes, au XIV^e siècle, par les navigateurs ibériques et génois, comme Madère ou les Canaries, donnaient ainsi un avant-goût de ce Paradis terrestre, ce *locus amoenus* que l'on espérait fermement retrouver un jour.³

Pour les Portugais de la Renaissance, l'océan était une porte qui ouvrait nécessairement sur la route des Indes. Parallèlement, il pouvait permettre d'atteindre ce royaume du Prêtre Jean qui alimentait les imaginations des Européens depuis le XII^e siècle. Ce double projet ⁴était au cœur des espérances du roi portugais Jean II (1455-1495), resté dans l'Histoire avec le surnom de « Prince Parfait ». Lié au contexte des Croisades, le mythe du royaume du Prêtre

¹ Sur le thème du Paradis, voir, entre autres, les œuvres que Jean DELUMEAU lui a consacrées : *Une Histoire du Paradis* (3 tomes), Paris, Fayard, 1992, 1995, 2000 et *Le Paradis*, Paris, Fayard / La Martinière, 2001.

² Pour une synthèse sur la place du Paradis terrestre dans la cartographie médiévale, voir Jean DELUMEAU, *Une Histoire du Paradis*, tome 1, *op. cit.*, p. 81-97.

³ V. Ana Maria BINET, « Voyage(s) vers les Îles Fortunées », in *Les Îles atlantiques : Réalité et Imaginaire*, Université de Rennes2, 2001, p. 227-236.

⁴ V. sur ce point Guy MARTINIÈRE, *Le Portugal à la rencontre de « trois mondes »*, Paris, IHEAL, 1994, chap. 5.

Jean,⁵ descendant supposé de Salomon, sera présent tout au long de la Renaissance, accompagnant constamment les voyages de Découverte. Dans l'imagerie inhérente à ce mythe, nous relevons celle, centrale quant à nous, concernant le contrôle, par le roi d'Éthiopie, des sources du Nil, fleuve que le chroniqueur Joinville (1225-1317), entre beaucoup d'autres auteurs, disait issu du Paradis terrestre.⁶ En fait, le Prêtre Jean avait fini par être identifié au Négus d'Éthiopie, dont le royaume, que l'on nous décrit comme paradisiaque, s'étendait, à ce que l'on croyait, jusqu'aux portes de l'Inde.⁷ Le fait de parvenir à trouver ce royaume chrétien, mixte de réalité et de légende, devait faciliter une forme d'encerclement des terres d'islam, ainsi que la pénétration dans les Indes, région imparfaitement définie, mais très présente, depuis les récits des conquêtes d'Alexandre, dans l'imaginaire européen. En effet, elle y apparaît revêtue des couleurs chatoyantes de l'exotisme le plus fantaisiste, tout en présentant principalement un intérêt commercial (les fameuses épices, dont Joinville disait d'ailleurs qu'elles venaient du Paradis terrestre), ainsi qu'un enjeu politique. Les renseignements obtenus par l'intermédiaire de marchands chrétiens et juifs, expédiés en Abyssinie et en Inde par le roi portugais, ont été à coup sûr déterminants pour la réussite de la phase finale de la découverte de la route maritime des Indes, en poursuivant vers l'Est l'exploration du chemin atlantique le long des côtes africaines. Le franchissement, en 1488, du Cap des Tourmentes, plus tard appelé de Bonne Espérance, par le navigateur portugais Bartolomeu Dias, a constitué une phase décisive dans ce projet de longue haleine, fruit de la volonté de la couronne portugaise. L'épopée liée à ce franchissement, à la fois hautement stratégique et symbolique, a nourri l'imaginaire des poètes portugais, de Camões à Fernando Pessoa, comme une victoire sur des peurs centenaires qui avaient créé la légende d'une région peuplée de monstres terrifiants, d'un paysage ténébreux où disparaissaient, engloutis par les forces maléfiques et abyssales du bout du monde, les navires qui s'en approchaient. Les ayant vaincues, Bartolomeu Dias se trouve sur le chemin de la « terre promise » (en effet, l'Inde apparaît souvent nommée de la sorte dans les textes de l'époque), dont Dieu, selon l'idéologie

⁵ V. sur ce sujet Jean DELUMEAU, *Une Histoire du Paradis*, t. 1, op. cit., chap. IV.

⁶ Au III^e siècle, Saint Hippolyte, cité par Jean DELUMEAU (*Une Histoire du Paradis*, t. 1, op. cit., p. 29), déclare, en parlant du Paradis, que « quand on voit de ses propres yeux les fleuves qui en proviennent et qu'il est loisible encore aujourd'hui de contempler, chacun doit conclure qu'il n'est pas au ciel mais dans la création. C'est un lieu de l'Orient et une région choisie ». Cette idée d'un Jardin d'Éden, d'un *hortus deliciarum*, comme l'a appelé Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, placé en Orient, apparaît dans de nombreux auteurs de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance.

⁷ Au XVII^e siècle, alors que des contacts avaient été établis avec le Négus d'Éthiopie, que les Portugais, en 1542, avaient aidé, lui permettant de sauver son royaume d'une invasion musulmane, nous pouvons encore lire, dans un ouvrage du dominicain Luis de URRETA, significativement intitulé *Historia ...de la Etiopia, monarchia del*

dominante, avait réservé la découverte aux Portugais, peuple élu depuis la création de leur nation.⁸ En outre, l'Inde (dans une acception très vaste et très vague) n'est-elle pas considérée comme le lieu où se cache le Paradis ? Le Toscan Brunetto Latini (1220-1294), que cite Jean Delumeau,⁹ le déclare expressément dans son ouvrage intitulé *Li Livres dou Tresor*, rédigé, en 1265, en langue d'oïl : « En Inde est Paradis terrestre »... Au XIV^e siècle, Jean de Hesse écrit qu'il a vu de loin le Jardin d'Éden au cours d'un voyage en Extrême Orient.¹⁰ Le récit des voyages (imaginaires ?) de Jean de Mandeville en Asie, également du XIV^e siècle (1370), se révèle être particulièrement important pour notre propos, car il présente une synthèse des idées en cours à l'époque concernant le Paradis sur terre et a connu un énorme succès. Christophe Colomb, comme d'autres navigateurs, semble d'ailleurs l'avoir possédé.¹¹ Il avait peut-être aussi entre les mains un ouvrage portugais de la fin du XIV^e siècle, ou début du XV^e, intitulé *Orto do esposo* (Jardin de l'époux),¹² qui réitère l'idée de l'existence d'un Paradis terrestre. En tous les cas, il possédait à coup sûr l'*Ymago mundi* de Pierre d'Ailly (1480), qu'il a abondamment annoté, et qui assurait que « le paradis terrestre était un lieu agréable, situé dans certaines régions de l'Orient ».¹³ Nous dirions ainsi avec Jean Delumeau qu'« il est frappant de constater qu'au XV^e siècle le récit de la Genèse investit encore fortement les représentations géographiques malgré la multiplication des voyages au loin, l'intensification des relations maritimes et une volonté croissante de précision dans la confection des cartes ».¹⁴ Cependant, à partir du XVI^e siècle, les mentalités vont inexorablement évoluer, les découvertes, particulièrement celles des Portugais, ne pouvant plus être ignorées. Cet ailleurs lointain qui permettait toutes les fantaisies, tous les rêves de lieux paradisiaques ou bien terribles, d'une lumière cachée au sein de l'ombre, apparaît peu à peu aux yeux des occidentaux dans son étrangeté certes, mais aussi dans son inévitable proximité, celle des humains entre eux et de leur trop réelle imperfection.

Emperador llamado Preste Juan de las Indias, (Valence, 1610), une présentation du dit royaume l'assimilant à un lieu paradisiaque.

⁸ V. pour cette question le travail d'Ana Isabel BUESCU, *O Milagre de Ourique e a História de Portugal de Alexandre Herculano – Uma Polémica Oitocentista*, Lisboa, INIC, 1987.

⁹ Jean DELUMEAU, *op. cit.*, p. 72, 73.

¹⁰ *Ibid.*, p. 74.

¹¹ *Ibid.*, p. 75, 76.

¹² *Orto do Esposo* (2 vol.), Rio de Janeiro, Maier, 1956 (cité *in ibid.*, p. 77).

¹³ Cité par Jean DELUMEAU, *op. cit.*, p. 78.

¹⁴ *Ibid.*, p. 90.

Comme nous venons de voir, la recherche du Jardin d'Éden fut, pendant fort longtemps, présente dans l'ensemble d'objectifs ayant présidé à l'organisation des voyages de découverte, ainsi que dans le cœur des navigateurs. Les plus cultivés parmi ceux-ci étaient imprégnés de lectures de textes, tels ceux que nous avons cités, qui affirmaient l'existence de ce paradis terrestre dont nous gardons tous la nostalgie ; de toute manière, même les plus rudes parmi eux connaissaient la parole biblique, et avaient, sinon lu, du moins entendu la description que le Livre de la Genèse faisait de cet endroit désormais interdit à l'Homme.

La lecture de l'*Ymago Mundi*, de Pierre d'Ailly, a certainement influencé Christophe Colomb, tant dans sa détermination à entreprendre ses premiers voyages, que dans sa vision des terres qu'il trouvait, de ces « Indes » qui ne l'étaient pas.

L'attitude des Portugais lors de leur arrivée au Brésil, en 1500, a été différente, dans la mesure où ils savaient ne pas être en Inde, mais sur un autre continent, qu'ils avaient probablement entrevu lors du passage du Cap des Tourmentes. En effet, ils durent alors s'éloigner des côtes, pour éviter les vents et courants contraires, source de nombreux naufrages, se rapprochant ainsi d'une nouvelle terre, dont ils perçurent clairement l'existence dès cette époque. Ils n'ont d'ailleurs appelé « indiens » les habitants de ces nouvelles terres que bien des années après.¹⁵ Pendant fort longtemps, la tendance était en effet à étendre l'appellation « Inde (s) » à une zone très vaste qui incluait même la partie méridionale de l'Afrique (d'où l'idée selon laquelle le Prêtre Jean était seigneur des Indes).

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre le parcours de Christophe Colomb, lequel, même s'il s'est, à un moment de sa vie, éloigné du Portugal, y a longtemps vécu, à Lisbonne et à Madère, où il faisait du commerce, se mariant d'ailleurs avec la fille de Bartolomeu Perestrelo, un grand navigateur portugais qui a pu lui transmettre cartes et observations tout à fait précieuses. Il va alors faire plusieurs voyages africains à bord de bateaux portugais, et acquérir de nombreuses connaissances nautiques, qui lui ont permis d'entrevoir la possibilité d'existence d'une terre à l'Ouest, qu'il croit être l'Inde. Pierre Chaunu affirme d'ailleurs que « c'est le Portugal qui a fait Colomb »...¹⁶ Il propose au roi Jean II de réaliser ce voyage, mais celui-ci lui oppose un refus sans appel, le voyage de Bartolomeu Dias, en 1488, lui assurant la réussite, à plus ou moins court terme, du projet d'arrivée en Inde par l'Est. Christophe Colomb se tournera alors vers la Castille, parvenant à convaincre les souverains espagnols de financer l'expédition qui l'amènera en fait sur un nouveau continent, dont il n'a jamais eu

¹⁵ V. pour cette question Vitorino Magalhães GODINHO, *Mito e Mercadoria, Utopia e Prática de Navegar (séculos XIII-XVIII)*, Lisboa, Difel, 1990, p. 76-82.

conscience. Les récits mythiques dont il était friand ont certainement eu une influence sur ce refus de voir la réalité et d'interpréter les éléments réels que les instruments de navigation lui apportaient. Il n'est certainement pas une exception à cet égard : le Brésil n'a-t-il pas été longtemps, jusqu'au XVII^e siècle en fait, appelé « île du Brésil », pour le faire en quelque sorte coïncider avec les mythes insulaires ?¹⁷ Il est toujours difficile de se défaire du rêve, et Colomb n'avait nullement envie de laisser se fissurer la construction imaginaire qu'il avait bâtie et dont il était d'ailleurs le personnage central, envoyé par Dieu pour découvrir Son royaume sur terre.¹⁸ Il est en tout cas convaincu d'avoir atteint la Chine et le Japon, en attendant de trouver le Paradis terrestre, caché quelque part dans cet Orient imaginaire.

Même s'il ne partage pas tout à fait la thèse « asiatique » de son ami Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, milanais devenu chapelain de la reine Isabelle de Castille, et qui a écrit huit Décades sur les Découvertes, rédigées à la fin du XV^e siècle et au début du siècle suivant, reconnaît tout de même que « ces îles, naturellement ou pour des raisons de proximité, ont la « saveur » de la terre indienne »...¹⁹ Amerigo Vespucci, Florentin qui s'établit dans la Péninsule ibérique, et refait le périple de Colomb en 1499-1500, a conscience de ne pas se trouver en Asie (n'oublions pas que Vasco da Gama est entre-temps arrivé en Inde par l'Est), mais réitère les affirmations de son antécédent quant à la proximité du Paradis terrestre.²⁰

Chercher des chrétiens et des épices, projet qu'avaient déclaré les premiers Portugais débarqués à Calicut, en Inde, ne constitue donc pas la seule motivation et le seul objectif de ces navigateurs qui affrontent les dangers inhérents à une plongée dans l'inconnu. Ils sont engagés dans une autre quête du Graal, qui les entraîne dans une spirale temporelle cyclique, présupposant la possibilité d'un changement radical de réalité, de par la volonté divine de permettre le dévoilement du monde, dont la Bible porte les signes annonciateurs.

Le Nouveau Monde va ainsi apparaître, à partir de 1507 (carte de Martin Waldseemüller), comme le lieu d'une Utopie, où pourrait prendre forme le rêve d'un Monde Nouveau, régénéré. Thomas More réalisera la version littéraire de ce rêve, en 1516. Raphaël Hythlodée, le marin portugais qui découvre l'île Utopia, aurait accompagné Vespucci pendant ses trois derniers voyages. Ironie du sort, au Portugal l'ouvrage sera mis à l'index en 1624...

¹⁶ Pierre CHAUNU, *L'Expansion européenne du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, PUF, 1995, p. 169.

¹⁷ Vitorino Magalhães GODINHO, *op. cit.*, p. 515.

¹⁸ Colomb aime à s'appeler lui-même « Porte-Christ » (Pierre CHAUNU, *op. cit.*, p. 168).

¹⁹ Pierre Martyr d'ANGHIERA, in *Le Nouveau Monde – Récits de Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Amerigo Vespucci*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 29.

²⁰ V. préface de Tzvetan TODOROV à l'ouvrage cité ci-dessus. Le rôle des découvertes portugaises dans le parcours des deux navigateurs italiens est passé sous silence, ce qui par moments fausse l'abordage de leurs récits, particulièrement ceux de Vespucci.

Cependant, une autre tradition littéraire a dû exercer une influence que l'on ne saurait oublier : en effet, la Péninsule ibérique a vécu plusieurs siècles (cinq, pour le Portugal, six, pour l'Espagne) sous la domination arabe, ou tout au moins sous un régime de cohabitation forcée. Les contes orientaux venaient ainsi s'agréger à la tradition occidentale pour féconder l'imaginaire ibérique,²¹ qui va en outre se nourrir, tout au long de la Renaissance, des récits des marins qui revenaient des terres nouvellement découvertes, répandant des histoires extraordinaires, fruit de leur propre imagination, d'une mauvaise lecture de faits culturels qu'ils ne pouvaient décoder, ou bien d'affabulations destinées à épater famille et amis restés au pays. Peu à peu, l'idée de Paradis va s'éloigner, pour laisser place à un paysage d'une beauté plus ténébreuse. Cette évolution se trouve en quelque sorte cristallisée dans le grand poème *Lusiades*, de Camões, publié en 1572. Ayant vécu en Inde pendant douze ans, il nous offre une vision poétique des grandes Découvertes, et tout particulièrement du voyage de Vasco da Gama, où se mêlent dieux païens, Indiens diaboliques, car musulmans ou hindouistes, avec, en arrière-plan, la conscience des conséquences, parfois néfastes pour les Européens, comme pour les Indiens, de ces contacts – mais aussi une fascination évidente pour ce pays où la nature se révèle d'une beauté exubérante, baigné par le Gange, le fleuve « qui demeure dans le ciel terrestre », et qui lui inspire des vers d'une grande beauté.²²

Toutefois, la réalité est toujours inférieure au rêve : face au Nouveau Monde, l'homme occidental tente de retrouver la confirmation des mythes de l'Ancien, qu'il s'agisse des prophéties de l'Ancien Testament, le mythe de l'Atlantide, le Royaume du Prêtre Jean...ou bien la fin des temps !²³ En effet, Christophe Colomb calcule, dans son *Livre des Prophéties*, la date de la fin du monde, très proche, selon lui, tout en se prenant pour un Argonaute s'appropriant la Toison d'Or pour la couronne d'Espagne, ou bien un nouvel Adam réintégrant le Paradis. Son *Journal de Bord*, dont il subsiste une copie due à son ami Bartolomé de Las Casas, auteur de *l'Historia general de las Indias*, en porte témoignage, tout comme de son étonnement devant une contrée qui lui semble paradisiaque (il nomme Val du Paradis une vallée luxuriante d'Hispaniola), mais qui ne correspond pas aux descriptions de l'Asie telles qu'il avait pu les lire chez Marco Polo. En arrivant sur une des îles de l'archipel

²¹ V. Ana Maria BINET, « Voyages interinsulaires dans l'imaginaire luso-maghrébin (VIII^e-XVI^e s.) », in *Le Portugal et l'Espagne dans leurs rapports avec les Afriques continentale et insulaire*, Université de Rennes2, 2005, p. 287-297.

²² Cf. Luís de CAMOES, *Lusiadas*, Porto Editora, [s.d.]. V. aussi sur ce sujet Geneviève BOUCHON, *Inde découverte, Inde retrouvée (1498-1630)*, Lisboa / Paris, C.C.C.G., 1999, p. 311-333.

²³ V. à ce sujet l'article de Laurie GUILLAUD, « Les Îles fantastiques de l'Atlantique. De la fable à la réalité : l'invention de l'Amérique », in *Les Îles atlantiques : réalités et imaginaire*, Université de Rennes 2, 2001, p. 71-77.

des Bahamas, il écrit : « Cette île est bien grande, très plate, sans aucune montagne, plantée d'arbres très verts ; on y trouve beaucoup d'eau et en son milieu une lagune très grande. Elle est toute si verte que c'est plaisir de la regarder. La population est assez docile ». ²⁴ Plus loin, il voit « un verger d'arbres si beaux que je n'en ai jamais vu de si verts avec leurs feuilles comme en Castille au mois d'avril et de mai. Et il y a beaucoup d'eau ». ²⁵ Sur l'île Fernandina, il s'extasie devant « des arbres très différents des nôtres, [...] si étranges par leur diversité que c'est bien la plus merveilleuse chose du monde. [...] Ici, les poissons sont si différents des nôtres que c'est merveille. [...] leurs couleurs sont si belles qu'il n'est homme qui ne s'émerveille et ne s'extasie à les regarder ». ²⁶ Plus loin, « il vint de terre un parfum si bon et si suave des fleurs ou des arbres que c'était la chose la plus douce du monde ». ²⁷ Ou encore :

« ici et dans toute l'île, les arbres sont verts et les herbes aussi, comme au mois d'avril en Andalousie. Le chant des petits oiseaux est tel qu'il semblerait que jamais homme ne veuille partir d'ici. Les bandes de perroquets obscurcissent le soleil. ²⁸ Oiseaux et petits oiseaux sont de tant d'espèces et si différentes des nôtres que c'est merveille. Il y a aussi des arbres de mille sortes, tous avec leurs fruits différents et tous si parfumés que c'est merveille et que je suis le plus chagrin du monde de ne pas les connaître parce que je suis certain qu'ils ont tous grande valeur. J'apporte d'eux des échantillons comme aussi des herbes ». ²⁹

Malgré cet émerveillement, qui par moments le submerge littéralement, il cherche toujours les lieux de cette Asie où il pense être : « Je voudrais aujourd'hui partir vers l'île de Cuba, que je crois être Cipango [Japon] sur les indications que me donnent ces gens de sa grandeur et de sa richesse. [...] c'est bien là l'île de Cipango dont on conte des choses si merveilleuses et qui, sur les sphères que j'ai vues et sur les peintures de mappemondes, est située en ces

²⁴ Christophe COLOMB, *Journal de Bord (1492-1493)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1992, p. 75.

²⁵ *Ibid.*, p. 76.

²⁶ *Ibid.*, p. 83.

²⁷ *Ibid.*, p. 86.

²⁸ Les perroquets étaient souvent considérés « oiseaux du paradis », car, vivant très vieux, ils avaient pu connaître le paradis terrestre, où les animaux parlaient (V. Jean DELUMEAU, *Le Paradis*, op. cit., p. 32).

parages ». ³⁰ L'or, que Colomb cherchait activement, symbolise bien entendu l'immortalité, à laquelle accèdent tous ceux qui ont la bonne fortune de connaître le Paradis.

Tous ces éléments, économiques, mais surtout religieux, ont donc poussé Colomb à traverser les mers, bravant les dangers de celle-ci, mais aussi ceux, qui n'étaient pas moins terribles, de la colère royale ou de la jalousie de la cour. Ernst Bloch a exprimé, dans une synthèse particulièrement inspirée, ces motivations d'un homme entre deux mondes, le Moyen Âge et les temps modernes, l'Europe et l'Amérique :

« S'il est certain que sans mission économique sous-jacente, même un *homo religiosus* du type de Colomb n'aurait jamais pu trouver un vaisseau pour le conduire à son Eden, il ne fait pas de doute non plus que cette mission n'aurait pu être accomplie sans l'obsession mystique du but à atteindre qui animait le chef de l'expédition lui-même. Les deux aspects : l'Eldorado dans l'Eden, l'Eden dans l'Eldorado opéraient une fusion unique, que l'on n'avait jamais vue auparavant et que l'on ne reverrait plus ; et c'est le rêveur religieux guidé par son utopie qui, en Colomb, fournit le courage nécessaire à l'amiral. Le vent qui poussait ses caravelles sur l'effrayant Atlantique dans la direction de l'Eden de la foi, ne soufflait pas uniquement vers l'Utopie, il était aspiré de là-bas ». ³¹

Convaincu de remplir une mission divine, Colomb va vers « le nouveau ciel » et la « terre nouvelle » annoncés par l'Apocalypse de Jean. Il attend en outre l'arrivée prochaine de la fin des temps, annoncée par le Christ, comme le précise l'Évangile de Matthieu (24, 14) : « la bonne nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier...alors viendra la fin ». Avant ce jour ultime, Jérusalem devra être reconquise, grâce à l'or des Indes, par les souverains espagnols. L'or acquiert ainsi une dimension eschatologique certaine.

²⁹ *Ibid.*, p. 87.

³⁰ *Ibid.*, p. 91-93

³¹ Cité par Michel LEQUENNE, in Christophe COLOMB, *Livre des prophéties*, Grenoble, Jérôme Million, 1992, p. 34, 35. Dans ce livre, Colomb recopie les textes bibliques pouvant « s'adapter » à la découverte de nouvelles terres.

Contrairement à Colomb, Vasco da Gama ne laisse pas de journal de bord, et nous connaissons mal ses observations premières face aux terres d'Orient auxquelles il venait d'apporter. Il n'est pas sorti de son navire, conformément aux ordres du roi, n'allant à terre que pour s'entretenir avec le roi de Calicut, que l'on croit alors chrétien, et se rendre dans un temple hindou que les Portugais avaient pris pour une église !

Cependant, lui aussi cherche en Orient cette « fontaine dans le Paradis terrestre qui arrose le Jardin des Délices », comme l'écrivait Pierre d'Ailly,³² ce Paradis biblique où se cache l'arbre de vie, libre de toute corruption.

Devenus héros mythiques, Christophe Colomb et Vasco da Gama permettent un retour aux sources de notre imaginaire occidental et une réactivation d'un mythe fondateur, celui de l'Âge d'Or, « c'est-à-dire de la *perfection des commencements* ». ³³

Malheureusement, la vision paradisiaque liée aux premières grandes découvertes de la Renaissance s'est peu à peu brouillée, pour laisser place à une réalité brutale, où à l'âge de l'innocence a succédé celui d'un cannibalisme aussi bien réel que métaphorique. Plusieurs siècles ont passé, et nous sommes fondés à nous poser la question de savoir si actuellement nous nous intéressons autant aux représentations paradisiaques, ou si les représentations « infernales » ont la préférence générale. Henri Michaux a répondu de façon très affirmative à cette question : pour lui, « nous ne sommes pas un siècle à paradis ». ³⁴ Nous sommes toutefois un siècle à jardins clos, sens premier, faut-il le rappeler, du mot « paradis », où nous tentons de nous protéger des différentes menaces d'une « fin des temps » que l'on nous annonce périodiquement.

Le mythe du Jardin d'Éden nous apparaît ainsi comme étant fortement dégradé, réduit la plupart du temps à des images publicitaires d'îles « paradisiaques » pour touristes fortunés, ou bien à cette volonté assez généralisée, dont témoigne le succès de ces Eldorados de la consommation végétale que sont les « jardineries », d'investir dans un jardin à soi, en un effort pour recréer une campagne imaginaire, un coin de paradis derrière des haies.

La « nostalgie de la condition édénique » nous taraudent toujours, avec sa promesse d'un bonheur éternel, certains cherchent toutefois à se laisser emporter, dans un mouvement non

³² *Ibid.*, p. 32.

³³ Mircea ELIADE, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p. 42.

³⁴ Henri MICHAUX, *Connaissance par les gouffres*, Paris, Gallimard, 1978, p. 9. (Cité par J. DELUMEAU in *Le Paradis*, *op. cit.*, p. 7.

plus horizontal, mais ascensionnel, vers des Indes spirituelles, des *terrae incognitae* où s'achèvera notre quête d'un Orient rêvé.

Ana Maria BINET – Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

BIBLIOGRAPHIE

- BINET, Ana Maria, « Voyage(s) vers les Îles Fortunées », in *Les Îles atlantiques : Réalités et Imaginaire*, Université de Rennes2, 2001, p. 227-236.
« Voyages interinsulaires dans l'imaginaire luso-maghrébin (VIII^o-XVI^o s.) », in *Le Portugal et l'Espagne dans leurs rapports avec les Afriques continentale et insulaire*, Université Rennes2, 2005, p. 287-297.
- BOUCHON, Geneviève, *Inde découverte, Inde retrouvée (1498-1630)*, Lisboa / Paris, C.C.C.G., 1999.
- BUESCU, Ana Isabel Carvalhão, *O Milagre de Ourique e a História de Portugal de Alexandre Herculano – Uma Polémica Oitocentista*, Lisboa, INIC, 1987.
- CADETE, Bernardino (org.), *Viagem de Vasco da Gama, Actas do IV Simpósio de História Marítima (1996)*, Lisboa, 2002.
- CAMOES, Luís de, *Lusíadas*, Porto Editora, [s. d].
- CHAUNU, Pierre, *L'Expansion européenne du XIII^o au XV^o siècle*, Paris, PUF, 1995.
- COLOMB, Christophe, *Journal de Bord (1492-1493)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1992.
Livre des prophéties, Grenoble, Jérôme Million, 1992.
Œuvres (A. CIORANESCU, éd.), Paris, Gallimard, 1961.
- DELUMEAU, Jean, *Une Histoire du Paradis* (3 tomes), Paris, Fayard, 1992-2000.
Le Paradis, Paris, Fayard / La Martinière, 2001.
- ELIADE, Mircea, *Mythe, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957.
- GODINHO, Vitorino Magalhães, *Mito e Mercadoria, Utopia e Prática de Navegar (séc. XIII-XVIII)*, Lisboa, Difel, 1990.
- GOIS, Damião de, *Crónica de D. Manuel* (2 tomes), Universidade de Coimbra, 1953.
- GUILLAUD, Laure, « Les Îles fantastiques de l'Atlantique. De la fable à la réalité : l'invention de l'Amérique », in *Les Îles atlantiques : réalités et imaginaire*, Université de Rennes 2, 2001.
- HOLANDA, Sérgio Buarque de, *Visão do Paraíso. Os motivos edênicos no descobrimento e*

colonização do Brasil, S. Paulo, Brasiliense, 1992.

LACROIX, Jean-Yves, *L'Utopie. Philosophie de la Nouvelle Terre*, Paris, Bordas, 1994.

MAHN-LOT, Monique, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Flammarion, 1991.

MARTINIERE, Guy, *Le Portugal à la rencontre de « trois mondes »*, Paris, IHEAL, 1994.

MESLIN, *Le Merveilleux, l'imaginaire et les croyances en Occident*, Paris, Bordas, 1984.

MILHOU, Alain, *Colón y su mentalidad mesiánica en el ambiente franciscanista español*,
Universidad de Valladolid, 1983.
*Messianisme et réformation de la société : recherches sur les mentalités
politiques et religieuses dans le monde hispanique au temps de
Christophe Colomb et de Bartolomé de Las Casas*, Université de Paris
III, 1983.

NEBENZAHL, Kenneth, *Atlas de Christophe Colomb et des Grandes Découvertes*, Paris,
Bordas, 1991.

*Le Nouveau Monde – Récits de Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Amerigo
Vespucci* [préface de Tzvetan TODOROV], Paris, Les Belles Lettres, 1992.

Orto do esposo (2 vol.), Rio de Janeiro, Ed. Maier, 1956.

SILVA DIAS, *Os Descobrimentos e a problemática cultural do século XVI*, Universidade de
Coimbra, 1973.

TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique*, Paris, Seuil, 1982.

URRETA, Luis de, *Historia...de la Etiopia, monarchia del Emperador llamado Preste Juan
de las Indias*, Valence, 1610.